

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, MARDI, 17 AOÛT 1847.

No. 65

PENSÉES

SUR

LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

—♦—
DOGME.

Suite.
X.

Nous sommes entre deux difficultés effrayantes pour la raison : l'ordre accoutumé de la nature fut interrompu si le Christ est ressuscité ; l'ordre moral est bouleversé si cet être, parfait modèle de sagesse, est souillé d'imposture. L'une et l'autre hypothèse accable ma pensée. Cependant je conçois que Dieu, inépuisable en sa clémence, ait daigné secourir les misères humaines, et qu'il ait, par un prodige, attesté la mission du Sauveur. Dans ce système rien ne révolte mon esprit ; tout y est beau, consolant ; oser le combattre, c'est vouloir limiter la puissance et les bienfaits de Dieu. La réflexion fortifie ce système, et l'autre perd de plus en plus à l'examen. Un être dont toutes les paroles et toutes les actions annonçaient la vertu parfaite, aurait conçu le projet de régénérer l'humanité par le mensonge et l'hypocrisie ! Deux mille ans auraient vu croître le succès du blasphème par lequel il se disait Dieu ! Si vous prouvez cette hypothèse, ce n'est pas seulement la religion de l'imposteur que vous renversez ; vous bouleversez les notions du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; je ne puis plus croire à la morale, je ne dois plus croire en Dieu ; et l'athée seul est conséquent dans ses dénégations.

Lorsqu'on examine, sans prévention, les preuves de la mission accomplie par le Sauveur, on est frappé de voir combien ses appuis terrestres étaient faibles, et l'on est dans la nécessité de reconnaître qu'un pouvoir surnaturel a seul enfanté le Christianisme. Les disciples choisis par Jésus ne lui apportent point la haute influence que donnent le rang, la fortune, la considération publique : ce sont des gens du peuple, de grossiers pêcheurs, des publicains méprisés. Ont-ils de l'éloquence, des talents naturels ? Plusieurs fois Jésus leur reproche leur peu d'intelligence, leur aveuglement, leur incrédule. Ont-ils au moins du dévouement à sa personne ? Ils l'aiment, mais ils sont faibles, timides ; quand il est arrêté, tous l'abandonnent et s'enfuient. Puisque dans les préparatifs de l'établissement du Christianisme, les secours humains furent insignifiants, que serait-il devenu sans la puissance divine ?

Dans ce qui précède et ce qui suit la résurrection, il y a des faits incontestés : le Christ est mort sur la croix ; il a été enseveli ; des gardes ont été placés au tombeau pour en défendre l'approche ; le troisième jour, le corps avait disparu ; les chefs des Juifs ont dit qu'il avait été enlevé par les disciples du supplicié. Sans m'arrêter à prouver qu'ils auraient rencontré d'insurmontables obstacles, je dis qu'ils n'ont pu même avoir la pensée de cet enlèvement. En effet, ou ils croyaient que leur maître ressusciterait dans trois jours, ou ils ne le croyaient pas, ou ils doutaient. S'ils croyaient à la promesse du Christ, pourquoi se fussent-ils exposés très-inutilement à des dangers évidents ! Leur devoir était de se reposer sur la puissance de leur maître ; ils n'avaient besoin que d'attendre trois jours, certains qu'ils étaient de le voir reparaître. S'ils ne croyaient pas sa résurrection possible, ils jugeaient qu'ils avaient été trompés par lui ; ils voyaient tomber avec sa promesse de revenir à la vie, toutes celles qu'il leur avait faites ; l'entreprise au succès de laquelle ils avaient cru quelques moments, était anéantie sans ressources. Dans cette situation, le plus simple bon sens, et la timidité dont ils avaient donné des preuves, ne leur laissaient que l'alternative de se dérober aux regards des Juifs, ou d'aller demander aux chefs des prêtres, aux sénateurs, de leur pardonner l'imposture qu'ils reconnaissaient, et dont ils avaient été les innocents complices. S'ils doutaient, le même bon sens et la même timidité leur disaient de se cacher pendant trois jours, pour savoir de quel côté se trouveraient la vérité et la puissance. Dans toutes ces hypothèses, rien ne peut suggérer l'idée d'enlever le corps du crucifié.

Les apôtres sont les principaux témoins de la résurrection. Vous refusez de les croire : sont-ils trompés, ou sont-ils trompeurs ? Comment seraient-

ils trompés ? Ils ont vu le Christ, ils lui ont parlé, ils ont passé quarante jours avec lui, ils ont touché les plaies que son supplice avait laissées sur son corps. On se trompe quelquefois, même lorsqu'il s'agit de faits palpables ; mais quel préservatif existe contre l'erreur, quand on peut admettre ces faits sans exposer son repos et sa vie ! Or, si les apôtres avouent la résurrection, ils sont forcés d'en rendre témoignage, ils se livrent aux haines, aux persécutions des ennemis du Christ ; un dévouement de tous les instants leur devient nécessaire, et les supplices en seront le prix ici-bas. Recourons à l'autre hypothèse, car il est impossible que dans une telle situation, ces hommes n'aient pas bien examiné, et qu'ils se soient laissés tromper. Ils ont donc été trompeurs ? Oh ! c'est dans cette hypothèse qu'il faut accumuler des suppositions incroyables. Les apôtres, après avoir reconnu que le Christ était un imposteur, se seraient concertés et tous se seraient accordés, pour recommencer l'œuvre de mensonge interrompue par sa mort ! D'où leur seraient venus cette folle pensée et ce courage inique ? Lorsqu'ils avaient le Christ avec eux, et qu'ils devaient dire à la vérité de ses promesses, ils fuyaient pour n'être pas compromis : maintenant que leur maître n'est plus, et qu'ils savent que ses promesses sont fausses, les voilà pleins de zèle ! Quel aurait été leur but ? Ces hommes se seraient dit : Jésus était un fourbe ; n'importe, ayons l'hypocrisie de soutenir qu'il est Dieu ; nous ne recueillerons ainsi ni des richesses, ni des honneurs ; de justes châtiments nous attendent en ce monde et en l'autre ; n'importe, sacrifions tout au désir de faire adorer l'homme qui nous trompait et que son ambitieuse entreprise a conduit au supplice. Animés par un projet si contraire à tous leurs intérêts, ces ignorants, ces lâches, seraient devenus subitement éclairés, intrépides, et leur projet eût réussi ! Je ne suis pas assez crédule pour préférer de telles absurdités aux récits de l'Évangile.

Ce qu'atteste l'histoire, c'est que, modèles de foi, d'éloquence et de courage, les apôtres ont prêché le Christianisme, et qu'il l'ont répandu au milieu des persécutions et des supplices. Si vous leur demandez l'explication du changement qui s'est fait en eux, ils vous diront que le Christ est ressuscité ; qu'il est monté au ciel, et que le Saint-Esprit est descendu sur eux. J'ai discuté le premier de ces faits, les deux autres en sont des conséquences.

XI.

Une des vérités les plus importantes de la religion, c'est que pour être vraiment chrétien, le raisonnement ne suffit pas et que la foi est nécessaire. A ce mot, les prétendus philosophes croient triompher ; ils disent qu'après avoir cherché à dissimuler que nous avons besoin d'étouffer le bon sens, nous finissons par être forcés d'en convenir.

Ainsi parlent des hommes dont l'esprit est superficiel, ou qui, malgré leur force de tête, comprennent mal des questions que leurs préjugés ont décidées d'avance. La foi ne blesse point la raison, car celle-ci voit, reconnaît les avantages de la foi, et nous porte elle-même à demander au Tout-Puissant ce don de la bonté céleste.

Souvent notre raison nous parle de sa faiblesse ; elle nous dit qu'il est des vérités impénétrables pour elle, des sentiments qu'elle ne peut inspirer, une force qu'elle est impuissante à donner. En l'écoutant, nous sentons le besoin de recourir à l'Être infini, pour qu'il daigne suppléer à tout ce qui nous manque.

La raison nous prescrit d'aimer Dieu ; mais suffit-il de raisonner pour aimer ? Prétendra-t-on que la raison s'abandonne, lorsqu'elle nous dit de prier pour obtenir que Dieu pénètre nos cœurs de tout l'amour que doivent inspirer ses bienfaits ?

La raison juge que tel plaisir est trompeur ; ce plaisir cependant nous entraîne ; elle nous presse d'accomplir tel devoir envers des malheureux ; les soins qu'il faudrait prendre, les dangers qu'il faudrait braver, nous arrêtent. Nous verrons le bien, nous ne le ferons pas sans une force que Dieu seul peut nous communiquer.

Pour la croyance aux vérités chrétiennes, il se passe dans notre âme quelque chose d'analogique à ce que nous voyons d'observer pour le sentiment d'amour et pour la force qui nous sont nécessaires. Dieu nous permet d'exercer la raison dont il nous a doués, elle nous conduit à reconnaître les preuves du Christianisme ; et cependant, si la croyance qui en résulte n'a d'autres appuis que cette raison vacillante, à la fois orgueilleuse et faible, il est bien difficile que nous restions constamment soumis au principe, reconnu par elle, qu'on ne peut contester ce qu'on sait être révélé. Quelquefois nous aurons des doutes ; non pas, j'aime du moins à le penser, non pas sur l'ensemble,

sur la vérité de la religion, mais sur des points mystérieux que, par absurde curiosité, nous voudrions discuter. Ces doutes, nous les éloignerons; ils reviendront nous troubler; notre amour de Dieu, notre fidélité à suivre ses commandements, se ressentiront de la mollesse de nos croyances. C'est de cet état indigne du chrétien que Dieu affranchit l'âme par la foi.

Gardons-nous de faire descendre la religion à n'être plus qu'une science humaine. Aurions-nous oublié déjà l'heureux usage que Dieu, dans sa bonté, daigne faire de sa puissance pour venir à notre aide! Après l'avoir vu apportant sur la terre ses lois et son culte, prétendrions-nous le reléguer dans le Ciel, et ne plus lui laisser de rapports avec nous? Le divin auteur de la religion peut seul en imprégner notre âme. Les efforts de la foi et ceux de la simple croyance sont aussi différents que leurs sources. La foi porte dans le cœur ce repos et cette quiétude que l'homme ne saurait se donner à lui-même. La croyance sans autre appui que le raisonnement peut être ébranlée par un danger, bouleversée par un sophisme: la foi seule enfante les apôtres et les martyrs.

Maintenant, on doit voir le rang occupé par la foi dans l'ordre admirable du Christianisme, et comprendre cet axiome que, pour devenir chrétien, il ne suffirait pas de raisonner, qu'il faut aussi prier. A la voix de la prière soumise et confiante, la grâce descend du ciel et la foi avec elle.

N'oublions jamais que Dieu daigne agir sur l'homme: c'est le plus grand de ses bienfaits, c'est celui par lequel on profite de tous les autres.

Ne craignons point d'énoncer hautement toutes les convictions chrétiennes, quoiqu'il soit inévitable que certains esprits les trouvent puériles, parce qu'elles sont sublimes. Je dirai donc avec assurance: tous les raisonnements ne peuvent suppléer la foi; et celle-ci peut rendre superflues nos recherches et nos études, s'il convient au Tout-Puissant de la communiquer par un coup de sa grâce. Ainsi la reçut cet homme destiné à propager le Christianisme, ce Paul qui, selon l'énergique expression d'un poète, *tombe persécuteur et se relève apôtre.*

XII.

Ce qu'on appelle vulgairement *la foi du charbonnier* répand sur la terre plus de consolations, de vertus, et même de lumières, qu'il n'en sort de plusieurs traités volumineux et de leurs commentaires. Cependant l'homme d'un esprit cultivé ne doit pas se borner à une croyance non raisonnée. Son incurie serait une coupable indifférence; et les facultés qui le distinguent l'obligent à porter aux pieds de la Divinité l'hommage d'un chrétien éclairé.

Je suis loin d'en conclure qu'il nous soit nécessaire, ou seulement utile, d'aspirer à devenir savants en matière de religion. Lorsque nous sommes pénétrés des vérités fondamentales et des devoirs qu'elles imposent, ne consumons pas en longues recherches un temps que rempliront mieux la prière et les œuvres. Nos études imparfaites pourraient nous conduire à des demi-connaissances, sources d'erreur et d'orgueil. Il y a des travaux qui échauffent la tête et refroidissent le cœur. Ne prenons pas le goût des discussions contentieuses, et ne transformons pas l'Évangile en un livre de métaphysique. Lorsque nous disons: *Mon Dieu! éloignez de notre esprit les doutes, ajoutez, et les subtilités.*

XIII.

Combien de débats ont suscités les questions sur le libre arbitre et la grâce! Peut-être n'est-il pas de sujet plus simple, pour qui se borne à le considérer avec un cœur droit. Nous avons le sentiment de notre liberté aussi nettement que celui de notre propre existence; en même temps, nous sentons notre faiblesse et nous éprouvons le besoin d'un appui. Que de foi nous avons voulu le bien, et nous nous sommes trouvés impuissants à suivre nos résolutions! Que de fois, dans nos dangers ou nos revers, nous avons vu la vanité, le néant des secours d'ici-bas! L'homme tourne instinctivement ses regards vers le Ciel; une voix secrète lui dit que là est la source de vie, de force et de lumière.

Mais, dans nos actions, quelle est la part du libre arbitre? quelle est celle de la grâce? Comment cette faculté et cette puissance coexistent-elles sans se nuire? De telles questions sont insolubles pour la raison humaine; toutes nos recherches ne les éclairciront pas plus qu'elles ne m'apprendront comment Dieu est partout.

Satisfaits de savoir que nous avons le libre arbitre et que la grâce peut nous être accordée, évitons de prendre part aux débats que trop souvent amènent des sujets moins clairs: s'il faut en parler, discutons peu, et maintenons la charité dans nos âmes.

LE LIBÉRATEUR DANIEL O'CONNELL.

Suite.

L'agitateur irlandais a toujours proclamé que *les difficultés diminuent et s'évanouissent devant la persévérance et l'énergie.* Cette maxime l'a soutenu dans ses longues luites, dans la guerre qu'il n'a cessé de faire à tous les abus. Au nombre des monopoles que sa persévérance a renversés, celui des corporations municipales a résisté le plus longtemps à ses coups. Il avait trouvé les municipalités exclusivement livrées aux orangistes. La porte de la Cité était restée fermée aux catholiques même après leur émancipation. Du principe exclusif de l'organisation municipale découlait des abus de tous genres. La voix publique était unanime à signaler les malversations, les gaspillages, les désordres des corporations. Les villes étaient écrasées de taxes et administrées d'une manière d'autant plus vicieuse que les citoyens s'imposaient plus de sacrifices. L'attention d'O'Connell se tournait souvent

de ce côté, et, dès 1815, il travaillait avec ardeur à dépopulariser ces institutions, qui ne tardèrent pas à être l'objet de la haine et du mépris publics. La corporation municipale de Dublin, s'inspirant un jour de toutes ses haines contre celui qui devait lui enlever son sceptre, résolut de se débarrasser de cet impitoyable adversaire. Elle n'attendait plus que l'occasion d'accomplir son dessein.

Il est à remarquer que les ennemis personnels d'O'Connell, les membres de la municipalité, qu'il attaquait plus rudement, se tenaient en arrière. La corporation choisit pour l'exécuteur de ses homicides desseins un homme assez indifférent en politique, qui n'avait aucune animosité contre O'Connell et qui était un des membres du conseil les moins mal disposés pour les catholiques. Mais ce gentleman, ancien officier de marine, tirait habilement le pistolet; il avait la réputation de moucher avec son arme une chandelle à quinze pas. M. d'Esterre parut flatté de la préférence qui lui était accordée. Certains membres de la corporation étaient encore plus enchantés de son acceptation, car M. d'Esterre, favorisé par le Gouvernement, ne manquait pas d'ambition, et avait le projet de se mettre sur les rangs pour une place désirée par plusieurs de ses collègues. L'occasion de provoquer O'Connell à un duel se présenta bientôt. Quelle qu'en fût l'issue, les membres de la corporation qui poussaient M. d'Esterre devaient y trouver leur profit. En supposant le résultat de la rencontre fatal à O'Connell, ils eussent été débarrassés de leur plus intrépide ennemi, et la mort de M. d'Esterre leur enlevait un rival qui les importunait. O'Connell, qui excellait dans l'art de démontéiser les hommes et les choses, se permit d'appeler la corporation de Dublin une *corporation mendicante*. M. d'Esterre demanda des explications. O'Connell lui écrivit:

« Monsieur, en réponse à votre lettre d'hier, je crois devoir vous informer que je n'ai ni à avouer ni à rétracter l'expression touchant la corporation de Dublin qui a motivé votre lettre. J'ajouterais, vu la manière dont elle traite la religion et le caractère des catholiques d'Irlande, qu'on ne saurait m'attribuer d'expression, quelque reprochable d'ailleurs, qui exagérât les sentiments de mépris que j'éprouve pour elle, en tant que corporation, quoiqu'elle compte, sans aucun doute, parmi ses membres plusieurs personnes estimables, que je suis désolé d'être obligé de confondre avec le corps auquel elles appartiennent.

« Je me borne à ajouter que cette lettre doit clore notre correspondance.

« Je suis, etc.

DANIEL O'CONNELL.

M. d'Esterre voulut répliquer; on lui renvoya sa lettre sans en prendre lecture. Les parties passèrent deux ou trois jours à s'observer. Chacun sortait accompagné et protégé de ses amis. Le héraut de la corporation menaçait de se porter à des voies de fait. L'un ou l'autre des adversaires n'était pas plus tôt aperçu, que la foule se précipitait sur ses pas. O'Connell fut plusieurs fois obligé de se réfugier dans les maisons ou les magasins sur son passage, afin de se soustraire aux manifestations tumultueuses de sympathie qui éclataient en faveur de celui que l'on désignait comme *the man of the people* (l'homme du peuple.) Enfin les témoins furent choisis et les conditions du duel arrêtées. O'Connell, qui fut ce jour-là d'une gaîté extrême, avait pour second un protestant. Il était sur le terrain trente minutes avant l'heure fixée; M. d'Esterre y arriva trente minutes plus tard qu'il n'était convenu. Tout se passa d'ailleurs, de la part des témoins et des adversaires, avec la plus parfaite loyauté et la plus grande délicatesse. Les deux coups de pistolet se firent entendre en même temps. Le doigt de la Providence détourna la balle de l'adroit d'Esterre. O'Connell avait eu le coup d'œil plus juste que son adversaire, qui tomba frappé d'un coup mortel. Les catholiques virent dans ce tragique résultat le jugement de Dieu, et le peuple, tant à Dublin que sur la route parcourue par O'Connell, ne put contenir sa joie en apprenant que son *homme* lui était conservé. M. d'Esterre mourut quelques jours après, et celui de ses amis qui lui avait servi de second s'empressa d'écrire à M. O'Connell pour lui donner l'assurance que ni la famille, ni les amis du défunt, n'étaient dans l'intention de poursuivre l'affaire devant les tribunaux. Une circonstance assez curieuse, c'est que la malheureuse victime des orangistes du Dublin, avait pris, au sein de la corporation, la défense des catholiques dans le débat même qui fut l'occasion du discours où O'Connell lui jeta l'épithète de *mendicant*!

Quelques mois après l'agitateur, dans un de ses discours, parlait du secrétaire-d'Etat d'Irlande, M. Peel. On sait l'art avec lequel l'avocat tribun stigmatisait les hommes d'Etat hostiles à sa patrie. Les journaux avaient rapporté que M. Peel (qu'O'Connell désignait ordinairement, au milieu des éclats de rire et des sifflets, sous le nom d'*Orange Peel*) s'était exprimé sur l'agitateur d'une manière inconvenante dans la Chambre des Communes. Son nom, prononcé par O'Connell, provoqua les murmures du public; et l'orateur continua:

« Vous vous trompez. Je ne viens pas vous parler aujourd'hui de cet homme d'Etat célèbre. Je me bornerai à dire qu'en mon absence et dans un lieu où il avait le privilège de ne pouvoir être contredit, il m'a grossièrement insulté. J'ai dit dans notre dernier meeting, en présence des espions de police, payés par lui pour venir prendre des notes, qu'il était beaucoup trop prudent pour m'attaquer en ma présence. Je vois ici les mêmes espions aujourd'hui, et je les autorise à reproduire avec soin mes paroles. Je dis que M. Peel n'oserait pas, en ma présence et dans un lieu où l'on pourrait lui demander compte, se servir en parlant de moi, d'une expression qui porterait atteinte à mon honneur ou à mes intérêts. Ceci entendu, j'en ai

fini avec cet homme, tout au plus bon à être un champion de l'organisation, j'en ai fini avec lui, et peut-être pour toujours.

M. Robert Peel ne crut pas devoir s'en tenir là. Il vit une provocation dans ce défi. Un de ses amis vint demander à O'Connell des explications. Une assez longue correspondance suivit. L'orateur populaire fut bientôt mis en état d'arrestation; c'était une grosse affaire. Le public s'y intéressait si vivement que l'ami choisi par O'Connell pour conduire les négociations dut expliquer les choses dans une lettre adressée au peuple d'Irlande. La publicité donnée à cette correspondance envenima la querelle. M. R. Peel écrivit directement à O'Connell, en le priant de choisir un ami qui s'entendrait avec le colonel Brown, son second, sur les préliminaires d'une rencontre. M. O'Connell répondit qu'il était désolé, mais que le duel devait être forcément retardé par suite de son arrestation sous caution. Il paraît que Mme. O'Connell, effrayée, était allée elle-même chercher le shériff pour faire arrêter son mari. La rencontre devenait impossible en Irlande. Il fallait partir. Ostende fut choisi comme point de rendez-vous. M. Peel arriva jusqu'à cette ville; mais O'Connell, malgré toutes les précautions prises pour faciliter sa fuite, fut arrêté à Londres, au moment de monter en voiture pour se rendre à Brighton, où il devait s'embarquer. Obligé de payer, avec ses cautions, 50,000 francs, on le condamna en outre à ne pas sortir de Londres de quelques mois. M. Peel attendait vainement à Ostende, quand une lettre lui apprit que M. O'Connell était dans l'impossibilité de le joindre. Chacun retourna bientôt après à son poste, à Dublin. L'affaire y fut un instant réveillée. La police exigea d'O'Connell de nouvelles garanties de paix. Il lui fallut promettre qu'il n'irait à aucune époque sur le continent, et n'inviterait plus M. Peel à l'y suivre pour se battre. Le magistrat dit formellement à O'Connell que le Gouvernement était décidé, dans le cas d'une rencontre fatale, à poursuivre et à faire exécuter celui des adversaires, quel qu'il fût, qui serait favorisé par le sort.

L'affaire n'alla pas plus loin. L'agitateur a eu, dans plusieurs autres circonstances, des provocations à repousser; mais il avait compris la barbarie de l'usage du duel et avait juré de ne jamais plus s'exposer à verser le sang de ses frères. Il a déclaré souvent depuis cette époque qu'il acceptait avec fierté les insultes des personnes avec qui il refusait de se battre, comme une expiation de la mort de M. d'Est-erre, et il est resté fidèle à son serment, quoique cette fidélité ait dû coûter beaucoup à son caractère.

En 1817, O'Connell seconda de toute son activité le projet d'établir à Dublin une société des *Amis de la Réforme parlementaire*. La tentative, qui n'eut pas de suites, ent cependant un résultat, celui de mettre les protestants et les catholiques en contact dans les réunions qui eurent lieu pour cet objet. Nous voyons plus tard, en 1819, les catholiques réunis à la Rotonde de Dublin, dans le but spécial de remercier leurs concitoyens protestants d'avoir pétitionné pour leur émancipation, et leur donner un témoignage public de gratitude.

Nous n'avons aucun incident important à signaler avant la formation de la grande association catholique dont la société du même nom, établie en 1815, était en quelque sorte germe. O'Connell, qui seul ne désespérait pas de la lassitude de ses coreligionnaires, ne cessait de les rappeler à leurs devoirs. Il publiait de temps en temps des lettres et des adresses aux catholiques, en leur répétant ce refrain célèbre: *Esclaves héréditaires, ne savez-vous pas que pour être libres il vous faut frapper?* M. Sheil, aujourd'hui membre du gouvernement, et qui dès cette époque sembla vouloir réserver l'avenir, s'engagea contre O'Connell dans une polémique épistolaire qui vint fomentier la division des catholiques. M. Sheil avait déjà des tendances gouvernementales.

Sa Majesté Britannique visita l'Irlande en 1821, dans l'espoir de se concilier, par de flatteuses et mensongères promesses, ses sujets catholiques. Ceux-ci votèrent au Roi une Adresse de félicitation dans laquelle ils insistaient sur l'état d'infériorité où l'Irlande était laissée. Les catholiques lui disaient:

« Dans les autres parties du vaste empire sur lequel règne Votre Majesté, vos yeux pourront rencontrer des preuves plus éclatantes de richesse, de grandeur et de puissance; mais dans aucune d'elles vous trouverez un attachement plus sincère et plus profond.

« Nous n'oublierons jamais l'heureuse époque de votre résidence parmi nous, et si les pensées de notre souverain, au milieu des sollicitudes du gouvernement se reportent vers l'Irlande, il peut compter qu'il y est le maître d'un peuple fidèle et dévoué. Tandis que l'Angleterre fournit à Votre Majesté le secours de ses richesses et de son commerce, nous, dans notre pauvreté cheveleresque, nous sommes prêts, comme nous l'avons toujours été, à vous offrir le noble tribut de notre sang. Vous avez un soldat dans chacun de nous, et nos vies sont à votre service pour la défense de votre trône et des libertés qu'il protège.

O'Connell n'avait pas rédigé cette Adresse, mais il fut choisi, le jour du départ du Roi, pour lui présenter, à la tête d'une députation catholique, une couronne de lauriers qui fut accueillie avec grâce. Le Roi fut prodigue de promesses, et quoique personne ne se soit laissé tromper, les orangistes feignaient de s'alarmer des dispositions conciliantes du Roi pour les catholiques. L'Irlande protestante fut bientôt épouvantée par la nouvelle suivante, sérieusement donnée par les journaux de Dublin:

« M. O'Connell voyage en ce moment avec une casquette de fourrure, ornée d'un galon d'or qu'il dit être un présent du Roi. Il est certain que Sa Majesté portait une casquette semblable lorsqu'elle est arrivée en Irlande. »

Ce fait avait une telle gravité qu'O'Connell dut le démentir. « Puisque ma casquette, écrivait-il, doit un jour figurer dans l'histoire, je donne le plus formel à la personne qui prétend qu'elle me vient du Roi. »

L'assurance donnée par l'avocat voyageur dissipa les inquiétudes. On comprit que la patrie courait moins de dangers qu'on ne l'avait supposé.

En 1822, le marquis de Wellesley était, à la satisfaction des catholiques, envoyé en Irlande comme lord-lieutenant.

L'agitateur fit à cette époque un voyage en France. Il vint à Paris voir le général comte Daniel O'Connell, pendant que sa famille se rendait à Pau, en passant par Bordeaux, où il alla la rejoindre. O'Connell, en quittant la capitale pour le midi de la France, se trouvait, dans le coupé de la diligence avec un capitaine de marine qu'il n'eut pas plutôt reconnu un sujet britannique dans son compagnon de voyage, qu'il commença à raconter contre l'Angleterre et les Anglais toutes les anecdotes que peut fournir sa mémoire. O'Connell écoutait en silence et s'amusa beaucoup de l'irritation dans laquelle son calme mettait le narrateur. Le capitaine, qui était, à ce qu'il paraît, résolu à faire sortir l'*Englishman* de son sang-froid, se tourne brusquement vers O'Connell, et lui adresse ainsi la parole:

— M'entendez-vous, Monsieur? me comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Eh bien? comment, vous n'avez donc rien à répondre à mes provocations? Ne sentez-vous pas mes attaques contre votre pays et vos compatriotes?

— Je n'ai pas lieu de m'offenser. Tout au contraire, je pense que les Anglais méritent bien ce que vous en avez dit.

— Comment, Monsieur, vous êtes cependant Anglais, n'est-ce pas?

— Non, Monsieur, je suis Irlandais, et loin de me fâcher de ce que vous avez dit, je trouve que vous n'avez pas assez sévère.

Le capitaine, surpris et désappointé, ne tarda pas à comprendre que les Irlandais n'ont pas à venger les injures faites à l'Angleterre, et il fut, durant le reste du voyage, le compagnon le plus aimable de l'illustre agitateur.

A continuer.

PENSÉES PASCAL. ARTICLE VI.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent: la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et sont les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent, pour l'ordinaire, le train du monde: les autres le méprisent et en sont méprisés.

LA VILLE DE MARSEILLE

Comme dans toutes les périodes de transition, le bien et le mal sont aujourd'hui tellement mêlés que si l'on se préoccupait seulement des faits dont on est témoin l'on ne saurait trop si la France marche vers une régénération glorieuse ou si elle s'enfonce de plus en plus dans l'abîme d'une incurable dégradation. Toutefois, les plus timides doivent se rassurer, lorsqu'ils comparent les temps actuels au demi-siècle qui les a précédés. Le bien grandit plus rapidement que le mal, et déjà nous sommes loin de ces jours néfastes où le peuple trompé s'imaginait que l'Eglise était nécessairement hostile à toutes les grandes entreprises destinées à accroître véritablement la richesse publique. L'alliance de la religion avec le travail n'implique plus, dans la pensée des prolétaires, la même contradiction qu'autrefois, et l'on peut hardiment affirmer que le plus dangereux de leurs anciens préjugés est maintenant à demi-vaincu.

L'honneur de ce premier succès revient en très-grande partie à notre épiscopat. On sait combien de fois il a honoré de son bienveillant appui les opérations industrielles dont les principaux avantages arrivent directement au peuple, soit par les salaires qu'il en retire, soit par l'élan qu'elles donnent à la production nationale. L'opinion publique n'est plus aveugle sur ce point, et elle a recueilli avec une respectueuse gratitude les paroles d'encouragement et de bénédiction plus d'une fois prononcées par des évêques. Aujourd'hui quelque chose semblerait lui manquer si la voix d'un pontife n'appelaient solennellement la protection du Ciel sur le canal où flotte la première barque, sur le chemin de fer que parcourt le premier convoi. Trop souvent les administrations se passeraient volontiers de ces saintes cérémonies, mais elle sont contraintes d'obéir à un sentiment de convenance, qui est devenu général. Il y a vingt ans, la place faite à un évêque dans une fête de ce genre sût été un hommage rendu à l'autorité temporelle. Maintenant l'hommage s'adresse à la conscience des citoyens, et cela vaut assurément mieux.

Parmi les travaux entrepris de nos jours, il n'en est aucun de plus utile ou de plus grandiose que le canal de dérivation qui conduit les

eaux de la Durance à Marseille. Son parcours est de vingt-quatre lieues ; il franchit des vallons d'une immense longueur ; il passe à travers de hautes montagnes ; il s'enfoncé dans des tranchées profondes de cent mètres ; c'est, en un mot, une longue suite de travaux d'art, supérieurs à tout ce que les Romains ont laissé de plus merveilleux en ce genre. Et ce ne sont pas les seules populations de Marseille qui profiteront des 8 mètres cubes d'eau qu'il apportera par seconde. Une partie de ce torrent sera affectée à l'irrigation des coteaux arides qui avoisinent cette grande cité, et des moissons abondantes vont être recueillies où croît à peine une herbe rare et trop vite desséchée. Ces terres jusqu'à présent stériles seront bientôt au nombre des meilleures terres de la France. Ce fut ainsi que, sous le règne de Louis XIII, Adam de Crapone transforma en un sol d'une admirable fertilité les steppes brûlants qui s'étendaient depuis la Durance jusqu'à Arles.

La ville de Marseille est justement fière d'un travail voté par elle en 1836 et poursuivi, en très-grande partie à ses frais, avec une admirable persévérance. Vingt et un millions ont déjà été dépensés, et il faudra encore neuf millions, soit pour ouvrir les canaux d'irrigation qui féconderont la campagne, soit pour distribuer les eaux dans cette vaste cité et appliquer au nettoyage du port celles que la population ne pourra consommer. Les ingénieurs n'avaient évalué la dépense totale qu'à dix millions. Leur estimation n'allait, comme on le voit, qu'au tiers de la réalité. L'erreur est un peu forte et il est difficile de ne pas la regretter. Personne ne conteste l'astuce et solide science de notre corps des ponts et chaussées ; mais son crédit souffre quelque peu de l'énorme différence qui existe presque toujours entre ses prévisions et le chiffre véritable de sommes à payer. On serait tenté de croire, lorsqu'il suppose le totale de ses devis, qu'il prend la seconde règle de l'arithmétique pour la première, et retranche les dépenses des dépenses au lieu de les ajouter les unes aux autres.

C'est le 9 juillet dernier que l'arrivée des eaux de la Durance sur le territoire de Marseille, près le village de Saint-Antoine, a été célébrée avec une pompe digne d'un pareil événement. Toutes les autorités, et l'on peut dire toute la population, assistaient à cette grande fête, que la présence de Mgr. l'évêque de Marseille rendait plus imposante encore. Aussitôt que le flot, retenu jusqu'alors par les barrages établis dans le lit du canal, a commencé à paraître, le vénérable prélat s'est levé, et, au milieu de la foule attentive et recueillie, il s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs,

« Il était digne des hommes appelés à représenter l'esprit d'une cité éminemment chrétienne de demander le concours de la religion pour solenniser un des plus beaux jours de l'histoire de Marseille. Ils ont suivi une heureuse et louable pensée en voulant invoquer avec nous le nom du Seigneur sur le magnifique ouvrage de leur prévoyance et de leur sollicitude pendant tant d'années. Cet hommage au Ciel d'une grande conception, déjà presque entièrement réalisée ; cette consécration du travail humain à la sauvegarde de celui à qui tout doit se supporter, donne à leur belle entreprise le caractère d'un patriotisme religieux, le plus noble, le plus pur, le mieux soutenu, le seul qui soit toujours bien inspiré.

« Oui, Messieurs, rien n'est plus juste, rien n'est d'un à-propos plus parfait que de venir supplier le Tout-Puissant d'étendre sa main pour bénir, à leur entrée dans notre territoire, ces eaux destinées à le féconder. Par là, nous les recevons comme un don de la divine Providence ; nous reconnaissons que si l'art de l'homme leur a ouvert un passage jusqu'à nous, c'est Dieu cependant qui nous les accorde ; c'est lui qui désormais les rassemblera pour nous dans le sein des montagnes et les en fera sortir assez abondantes pour nous les dispenser avec profusion ; enfin, en invoquant aujourd'hui le secours d'en haut, nous confessons avec l'Apôtre que si parmi nous l'un plante et l'autre arrose, c'est le Seigneur seul qui donne l'accroissement.

« Sous la bénédiction céleste, le bienfait, si longtemps attendu de nos pères, répandra partout dans nos campagnes la fraîcheur et la vie, et il retracera aux habitants de la ville ce fleuve rapide qui réjouit, dit le Prophète, la cité de Dieu.

« Marseille ressentira d'autant plus ce bienfait qu'elle semble réservée à un agrandissement toujours croissant. Qu'est-ce que le Seigneur ne fait pas pour elle en ce moment ? Il l'avait placée sur un rivage merveilleusement propice à ses relations unique avec tous les peuples, dans une situation au centre même du monde, il avait voulu que la mer, chargée de milliers de voiles, lui apportât sans cesse les richesses de l'univers soumis aux conquêtes de son industrie et de son commerce, et il avait ordonné à la terre

de recevoir d'elle les productions de tout genre que le hardi navigateur vient de tous les pays déposer sur ses bords ; mais voici qu'une impulsion prodigieuse est donnée, Dieu a commandé aux pensées humaines, et on se met à l'œuvre : aussitôt la mer se laisse enchaîner aux pieds de la cité, après avoir été forcée de reculer devant ses murs et de lui céder un vaste espace où la tempête agitait naguère les vagues tumultueuses ; aux portes de cette même cité, une voie s'ouvre, par où, avec la rapidité de l'éclair, le feu va lui amener sur le fer, même à travers l'épaisseur des montagnes, une multitude innombrable de visiteurs ; enfin, grâce à vous, Messieurs, les Alpes ne peuvent plus nous refuser une partie des flots qu'elles laissent s'échapper de leurs flancs, et du haut de leurs sommets escarpés, ces monts terribles, comme du fond de sa vallée le fleuve lointain, deviennent, ainsi que la terre et la mer, tributaires de notre rivage, qu'embellit encore un ciel splendide.

« Toutefois, ne croyez pas que cette heureuse coïncidence de travaux gigantesques, dont nous sommes tous si vivement frappés, soit uniquement l'ouvrage de l'homme. Ce qui ne s'est pas fait pendant tant de siècles n'aurait pu se faire encore, si celui qui en a donné aussi les moyens de l'accomplir. C'est Dieu qui a tourné dans ce sens l'esprit humain, qui lui a découvert des forces inconnues et les a mises à sa disposition ; et si ce qui s'opère pour notre belle cité tient à un mouvement général imprimé aujourd'hui dans presque tout l'univers civilisé par le christianisme, nous n'en devons pas moins craindre de nous montrer ingrats envers l'auteur de tout bien, nous n'en devons pas moins chercher à faire servir selon lui les avantages temporels qu'il nous accorde : ils nous commandent une reconnaissance qui suffirait seule pour motiver notre zèle pour les intérêts de sa gloire.

« Les grands travaux qui de nos jours s'exécutent dans tant de pays divers préparent l'accomplissement de hauts desseins de la Providence sur l'avenir ; ces desseins ne sont pas étrangers sans doute à l'état futur de la religion, dont les destinées ont, dans le secret de l'action divine, toute influence sur les événements de la terre ; car si le monde s'agit, Dieu le mène, et rien de ce qui arrive n'arrive que pour les élus. C'est ainsi que les conquêtes de Rome païenne ne disposèrent l'univers, devenu un seul empire, aux conquêtes pacifiques de l'Évangile.

« Entrons donc dans la pensée de la Providence en méritant par notre fidélité à nos devoirs religieux d'être ordonnés dans le plan universel, de manière à faire concourir à son heureuse réalisation les faveurs insignes accordées à notre position spéciale ou une prospérité destinée par là à s'augmenter encore entre les mains de nos descendants.

« Oui, à mesure que nous admirons l'œuvre magnifique que la religion vient inaugurer, rendons à l'homme ce qui est à l'homme, mais aussi à Dieu ce qui est à Dieu ; et, puisqu'il nous est donné dans cette occasion d'être l'interprète des sentiments de notre population, nous dirons en son nom : l'honneur à l'ingénieur habile qui a conçu et exécuté un si grand et si beau travail ! Les facilités de l'intelligence victorieuse de tant d'obstacles sont un témoignage de plus de la puissance originelle donnée à l'être fait à l'image de Dieu, c'est un reste, un souvenir glorieux de sa royauté primitive sur toute la nature terrestre : honneur aussi, honneur et reconnaissance aux magistrats anciens et actuels, à tous les membres du conseil municipal qui ont mis leur gloire à doter leurs concitoyens et la postérité de ce merveilleux monument de leur courage et de leur intelligence. Leurs noms, conservés dans la mémoire des Marseillais, y seront plus durables encore que sur la pierre où ils sont gravés.

« Mais aussi, et par-dessus tout, honneur et louange, gloire et reconnaissance éternelles à Dieu, de qui procède tout bon conseil ! Que ces bienfaits de l'ordre naturel nous rappellent ceux plus grands encore de l'ordre surnaturel et nous apprennent à les apprécier dignement ; que ces eaux bienfaisantes, en coulant parmi nous, soient à nos yeux comme celles du puits de Jacob, une image de ces eaux vives de la grâce, seules capables d'éteindre la soif ardente de l'âme, et qu'elles nous fassent aimer toujours davantage à puiser pour la vie éternelle aux sources du Sauveur ! Enfin, qu'en présence des grandes choses qui s'accomplissent sur notre sol dans des vues d'utilité matérielle, il nous soit permis d'espérer que bientôt, dans la ville solennellement consacrée par son premier pasteur et par ses magistrats, au cœur de Jésus, s'élèvera en l'honneur de ce cœur adorable un temple auguste, digne d'être le plus bel ornement de notre cité. Ce temple en remplira les vœux les plus ardents, si hautement exprimés et si généreusement appuyés par ses représentants, et il sera comme le couronnement nécessaire de toutes les œuvres que l'art humain aura produites dans son sein.

Des acclamations unanimes ont répondu à ces éloquents paroles.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 17 AOUT 1847.

L'HISTOIRE DU CANADA PAR F. X. GARNEAU,

JUGÉE PAR ISIDORE LEBRUN.

Comme nous l'avons annoncé dans notre numéro du 10 courant, la *Revue Encyclopédique* de Paris contient une appréciation de l'Histoire du Canada de M. Garneau, et cette appréciation, avons-nous dit, est l'œuvre de M. Isidore Lebrun. Nous avons de plus promis de donner des extraits de cette critique; nous venons aujourd'hui remplir notre promesse, mais aux extraits nous ajouterons certaines remarques que nous ont suggérées plusieurs passages de l'appréciation de M. Lebrun.

Le Critique, après avoir parlé des efforts de M. Faribault pour réunir en un seul ouvrage le titre de tous les documents relatifs à l'Histoire du Canada, nous montre notre pays "fidèle à son origine, résistant, par ses usages, ses mœurs, ses affections, à la suprématie britannique." "Le Canada, continue-t-il, reste catholique fervent par opposition à l'Eglise anglicane." Nous ne voulons point de cette opposition-là, nous la répudions; jamais le Canadien ne s'est dit: "L'Anglais est protestant, pour cela je serai catholique." Non; Dieu merci, il est catholique pour d'autres motifs; la raison qui le conserve uni à l'Eglise catholique a une autre origine que cet esprit de parti que M. Lebrun nous suppose fausement. Le Canadien est catholique non pas parce que ses pères étaient catholiques, bien moins encore parce que ceux qui le gouvernement sont protestants; *il est catholique par conviction!* Il est catholique, parce qu'il est certain, parce qu'il est persuadé, parce qu'il est convaincu que sa Religion est la meilleure, qu'elle est la seule bonne, et qu'il ne saurait s'attacher à une religion différente sans aller contre la voix de sa conscience et contre les convictions de son âme. Ceux qui supposent à sa foi un motif aussi peu élevé que le simple esprit de parti, un motif qui, après tout, ne signifierait presque rien, ceux-là calomnient le Canadien, ils l'avilissent, ils le privent de son bon-sens, de sa raison; ceux-là ne connaissent pas le Canadien, ils ne savent pas combien ils l'outragent en parlant ainsi. Il nous peine de voir des faits aussi peu corrects, des calomnies telles que celle-là tracées par une plume aussi exercée que celle de M. Lebrun: mais notre devoir nous oblige de relever tout ce qui est contraire à l'Histoire et à la Vérité.

Plus loin, M. Lebrun introduit M. Garneau comme il suit:

"Un Canadien connu par ses poésies patriotiques, M. Garneau, a voué son talent, ses veilles et jusqu'à sa modique fortune à la composition de l'histoire complète de son pays; entreprise de toute manière digne d'éloges; ouvrage typographique d'une exécution déjà très-louable, et il se composera de cinq forts volumes in-octave. Le premier volume contient l'histoire de la découverte de l'Amérique du Nord jusqu'à l'année 1689; le deuxième s'arrête à l'époque fatale de 1755; le troisième qui est sous presse, racontera, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la lutte morale et politique engagée et soutenue par le Canada français contre l'Angleterre. L'histoire de l'Amérique anglaise du nord, depuis 1800 jusqu'à nos jours, formera la matière des quatrième et cinquième volumes." Nous aimons à reconnaître ici avec M. Lebrun les sacrifices que s'est imposés M. Garneau pour composer son Histoire du Canada. Le pays se sent endetté envers son Historien, et il a été question de lui accorder une allocation; nous ne savons si ce plan se réalisera.

Bientôt le Critique en vient à parler de la Colonisation du Canada, et il nous montre que les pouvoirs, qui pouvaient effectuer la colonisation, se trouvaient sans cesse désunis. "Le commerce, dit-il, obtint bien de former quelques sociétés dont les employés, aventuriers intrépides, se livrèrent avidement à la traite des pelleteries; mais le privilège qui comprimait l'industrie dans la Métropole rompit successivement ces associations. L'exploitation par les missions, qui ne songeait point d'ailleurs à convertir aussi par le travail et les arts usuels les populations indigènes, ne se trouvait-elle pas comme

préposée à l'exécution rigide des ordres qui interdirent le Canada aux coreligionnaires de Coligni, ensuite aux protestants expulsés de la Rochelle?"

Les Missionnaires, bien qu'en disent M. Lebrun et plusieurs autres, les missionnaires du Canada "songeaient à convertir par le travail et les arts usuels les populations indigènes"; toujours, à la suite de la Religion, marchaient les arts et le travail, et pour nous servir de l'expression d'un grand homme, nous dirons que dans les vastes contrées de l'Amérique, l'on a toujours vu la Civilisation marchant appuyée sur la Religion. Nous n'entrons point dans le détail des services des Missionnaires, nous ferons seulement remarquer que sans eux la civilisation des Sauvages eût été impossible. Quant au dernier membre de phrase de la citation que nous venons de faire, il est inutile de dire que l'histoire est là pour montrer que le Clergé Catholique n'a jamais voulu servir de moyen d'oppression; la Religion Catholique est éminemment libre, c'est-à-dire, qu'elle est opposée à l'oppression, qu'elle veut la liberté de tous, qu'elle n'entend nullement violenter les consciences, qu'elle ne veut agir que par la seule persuasion. Bien plus, ne voulant jamais être le moyen employé pour opprimer, la religion catholique elle, n'a jamais usé de l'oppression.

Après avoir cité le passage où M. Garneau trouve fort mauvais que l'on ait commencé si tôt à avoir en Canada des Institutions conventuelles, M. Lebrun en vient aux collèges, et après avoir parlé des richesses de la maison de St. Sulpice de Montréal, il continue ainsi: "Ces collèges, c'est justice de le reconnaître, ont été longtemps les seules écoles qui aient procuré au pays l'instruction classique; mais leur régime de séminaire fait désirer aujourd'hui un enseignement qui soit en rapport avec le progrès des sciences et de l'industrie." Certes, à entendre M. Lebrun parler d'une manière aussi tranchée, ne dirait-on pas un homme qui sait à fond l'instruction que donnent nos collèges en Canada? Cependant nous sommes certains qu'interrogé sur cette matière, on pourrait voir chez lui plus d'envie de s'attaquer à nos maisons d'éducation que toute autre chose. Cet enseignement qui, selon le savant critique, n'est plus en rapport avec le progrès des sciences et de l'industrie, nous aimerions qu'il vint nous le définir; nous serions aises de savoir quelle définition il nous en donnerait. Nos collèges, bien que sous "le régime de séminaire," n'en sont pas moins de précieuses institutions. Sans eux, où en serait la jeunesse Canadienne? elle n'aurait aucune éducation. D'ailleurs l'enseignement de nos collèges, bien qu'inférieur à celui de certaines institutions en France, est sans contredit supérieur à celui des établissements de même genre dans ce dernier pays; c'est l'enseignement le plus élevé qui se donne dans le nord de l'Amérique. Bien loin de n'être pas en rapport avec le progrès des sciences et de l'industrie, bien loin de se trouver non adapté aux besoins actuels, cet enseignement est au contraire suffisant pour le moment grâce aux efforts constants des dignes professeurs qui enseignent dans nos diverses maisons d'Education. Actuellement l'Histoire dans toutes ses branches fait dans la plupart de nos collèges la part principale des études, et l'Histoire l'on joint l'étude de quatre langues, à l'étude de la physique avec de la chimie, des mathématiques, de l'économie politique; que sais-je, moi? La seule chose que nous ayons à désirer, c'est un intermédiaire entre les écoles primaires et les collèges; il y a là une lacune qu'il faudrait remplir, mais ce n'est pas aux collèges qu'il faut s'en prendre. Les collèges font leur devoir, ils satisfont la population du pays, ils se mettent au niveau des besoins du pays, au niveau des progrès du siècle, et s'attirent par là l'hommage continu du peuple Canadien qui, voit dans le maintien des collèges celui des institutions qui lui sont les plus utiles et les plus chères. Sans doute que M. Lebrun ne trouve pas les collèges convenables, parcequ'à l'enseignement profane l'on joint l'enseignement religieux; mais qu'il veuille bien savoir que dans nos collèges, bien que l'enseignement religieux soutienne l'enseignement profane, cependant personne n'est forcé à croire contre ses convictions; bien plus, personne n'est forcé à un acte religieux qui lui répugne, et voilà pourquoi l'on voit si souvent, continuellement, des jeunes gens même d'une croyance différente de celle des catholiques, recevoir leur éducation dans nos collèges, et jamais un seul d'entre eux n'a eu à dire qu'on le forçait à un acte religieux contraire à sa volonté. En un mot, cette phrase de M. Lebrun contre les collèges du Canada est une phrase qui n'a pour fondement aucun fait et qui n'est qu'une pure fiction venue d'outre-mer. C'est une fiction que l'on peut placer à côté de celle que le savant critique nous trace ainsi un peu plus bas en parlant du conseil souverain: "L'établissement d'un conseil souverain eut pour effets principaux de retenir à Québec l'appel des pro-

cès qui était porté au Parlement de Rouen, et de réprimer l'influence du clergé qui s'immisçait dans toutes les affaires, notamment dans l'administration de la justice."

Le clergé catholique ne s'est pas immisçé dans les affaires et notamment dans l'administration de la justice. Nous savons bien qu'avant M. Lebrun, M. Garneau, et avant M. Garneau plus d'un écrivain en France ont soutenu le contraire. Mais il n'en est rien ; lorsque le clergé a pris part aux affaires publiques, c'était le gouvernement qui l'y appelait, il ne s'immisçait point lui-même, mais on l'invitait, on le pressait d'aider, de prêter main-forte à la conduite des affaires. Il l'a fait, et il a toujours eu bien faire. Quant à ceux qui l'accusent faussement, qu'ils se souviennent que toutes ces clameurs et ces calomnies ne serviront à rien autre chose qu'à resserrer de plus en plus les liens qui unissent le peuple Canadien et le clergé.

Nous nous arrêtons ici pour aujourd'hui, mais nous continuerons dans la prochaine feuille. Nous nous proposons aussi de faire des extraits de l'ouvrage de M. Lebrun sur le Canada ; l'on verra mieux à quoi s'en tenir. Nous connaissons par là le style de l'auteur, sa manière de traiter l'histoire, et nous jugerons notre Critique par les idées qui se trouvent dans l'appréciation que nous disséquons et dans plusieurs pages de l'ouvrage en question. En attendant, qu'il nous soit permis de remarquer que M. Lebrun, à l'exemple de bien des critiques, beaucoup mieux lorsqu'il s'agit de politique que lorsqu'il s'agit de religion. Dans le premier cas, c'est la saine raison qui agit, dans le second, c'est encore la raison, mais la raison obscurcie par les préjugés.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

Suite et fin.

La troisième séance fut ouverte par les cours de physique et d'astronomie. Les élèves qui ont paru sur ces matières se sont fait le plus grand honneur, et ont été très-applaudis.

Leurs réponses aussi étaient évidemment le fruit du travail et de la réflexion, la mémoire y étant pour peu de chose. L'interrogateur, n'ayant en main qu'un sommaire et rien de plus, posait à peu près comme il le voulait, les questions qu'il désirait faire traiter, et l'élève répondait catégoriquement, se renfermant strictement dans la question qu'il avait à développer, et prenant néanmoins tout le temps nécessaire pour que l'explication qu'il donnait fût suffisante et bien saisie. J'ai invariablement remarqué que les expressions étaient justes, abondantes, et que la phrase était toujours complète, ce qui indiquait chez les élèves autant de talent que de savoir et de sang-froid. On ne put faire que peu d'expériences, car l'air extérieur était si humide, tant à cause de la grande chaleur qu'à cause de la pluie qui était tombée par torrents dans la nuit, que la machine électrique ne produisait pas la moindre étincelle.

Le cours de littérature vint ensuite. Les élèves voient d'abord les principes généraux des belles-lettres. On leur donne la connaissance des divers genres de littérature et les règles propres à chacun d'eux, puis vient le cours critique qui consiste à donner une notice biographique sur les auteurs les plus célèbres, l'analyse de quelques-uns de leurs ouvrages et une critique raisonnée sur l'ensemble de leurs œuvres dont on cite quelquefois un fragment pour faire apprécier le style de l'auteur. Non seulement les littératures grecque, romaine et française sont ainsi étudiées, mais le cours embrasse aussi la littérature du moyen âge, et celle de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Allemagne et de l'Angleterre. De longs détails ont été donnés sur le Dante, Daldéron, Lope de Vega, Goëthe, Schiller, Shakespeare, Milton, etc., etc., etc.

Les élèves en littérature firent ensuite la traduction de Virgile, de Cicéron, et des passages de l'évangile les plus remarquables par leur beauté littéraire, et furent interrogés après cela, sur l'histoire d'Angleterre qui leur était évidemment familière, et sur laquelle ils donnèrent des développements étendus ; puis vint le cours de musique et le traité raisonné de l'harmonie en général. Cette matière avait été enseignée pour la première fois en cours régulier, par l'habile professeur qui dirige la bande du collège, qui procura tant de plaisir à l'auditoire pendant les intervalles qui séparaient chaque matière. On put mieux encore qu'auparavant s'expliquer la précision de leur jeu et son ensemble, quand on les vit développer si bien les théories et les principes de l'harmonie et de la musique. Cette séance fut terminée par la première partie d'une discussion sur le moyen âge dans laquelle cette époque, peu connue généralement, était appréciée sous le point de vue politique et scientifique.

La quatrième séance fut ouverte par messieurs les étudiants en Rhétorique qui furent examinés sur leur cours d'éloquence. Ce cours est dirigé d'après les mêmes idées que le cours de littérature ; c'est-à-dire qu'après avoir expliqué et développé les principes généraux de l'éloquence, les élèves ont donné, soit des notices biographiques sur plusieurs des grands orateurs anciens ou modernes de différents pays et particulièrement sur ceux de France et

d'Angleterre ; soit une critique raisonnée sur leur talent, soit des extraits de leurs discours.

Messieurs les étudiants en philosophie furent ensuite interrogés sur les traités des conventions usuelles qu'ils ont étudié cette année. Je ferai remarquer aux lecteurs que cette addition aux études classiques ordinaires est d'une grande importance, et fait voir d'une manière sensible jusqu'à quel point les directeurs de la maison comprennent les besoins de notre société, avec combien de sagesse et de discernement ils introduisent chaque année de nouvelles améliorations dans leur cours d'études, et combien ils méritent, non seulement les éloges, mais la reconnaissance de tous les gens éclairés. Il y a deux ans, les étudiants en philosophie avaient étudié les principes de l'économie politique et les avaient exposés et développés avec un talent remarquable. J'étais moi-même l'interrogateur sur cette matière, et je fus vraiment frappé de l'aisance avec laquelle ils débrouillèrent les théories de la production ou de la balance du commerce. L'introduction de ces deux branches importantes dans le cours d'études, doit faire sentir à tout le monde, que dans cette précieuse institution, on est déterminé à se mettre au niveau des besoins du pays, que là plus qu'ailleurs peut-être, on les a compris ; et que par conséquent tous les amis de l'éducation et de la prospérité du pays doivent soutenir et aider de leur influence, et de leurs moyens, s'ils le peuvent une institution qui, avec des ressources extrêmement bornées, obtient et présente des résultats plus satisfaisants et surtout plus pratiques que certaines autres beaucoup plus riches.

Les mêmes élèves furent ensuite examinés sur la métaphysique. Ils en exposèrent les principes avec une sûreté de raisonnement et une facilité d'expression qui leur fit le plus grand honneur. Après qu'ils se furent retirés, comblés d'applaudissements, la suite de la discussion sur le moyen âge fut donnée.

Ce beau travail, dû à M. le préfet des études, prouve de grandes recherches et de fortes études. Le style en était irréprochable, les appréciations toujours lumineuses et souvent profondes, les faits cités à l'appui des assertions, nombreux et positifs. Quelques-unes des idées qu'on y a émises et discutées ne sont peut-être pas admises comme strictement vraies par la majorité des laïques éclairés : on y a peut-être attribué trop directement, trop exclusivement au catholicisme certains résultats sociaux qui sont dus à l'action de la religion et de la civilisation réunies : car la civilisation est un être à part, tangible dans ses efforts, qui a déjà donné le mot d'ordre dans le monde, et qui le donnera dans l'avenir plus encore que par le passé : mais cela n'empêche pas que ce morceau ne soit très-remarquable sous tous les rapports tant par la vérité des appréciations quant au point de vue que l'auteur a choisi, que par les connaissances solides et étendues qu'il constate, et qu'un homme supérieur, qui exprime sincèrement ses opinions, qui a pleinement le droit de penser par lui-même et qui émet ses idées avec autant de talent et de savoir, ne doive être félicité, même par eux qui sur tous les points, ne pensent pas comme lui, et ne doive être remercié par tous ceux qui ont besoin d'apprendre et de s'instruire, car du choc des idées naît la lumière de l'intelligence, comme du choc de l'acier sur le caillou naît la lumière physique ; et dans ce pays ceux qui ont besoin d'apprendre et de s'instruire, forment toute la masse de la population. J'espère donc que M. le préfet des études, sentant toute l'utilité dont sera la publication d'un pareil travail, voudra bien se rendre au désir des amis de la maison, et le publier en entier, tel qu'il a été fait. Ce sera rendre service et à la partie de la population qui étudie, et à l'institution qui possède un homme de cette portée ; car ceux qui ont des enfants en âge de commencer leur éducation comprendraient mieux que jamais combien celui qui dirige les études est digne de la belle et noble mission qu'il a choisie, et quels progrès les élèves doivent faire sous une semblable direction.

Les orateurs qui ont pris part à la discussion étaient Messieurs A. Papineau, Leblanc, Durorlier, Chevrelis, Berthelet, Taupier et Millier. Leur déclamation a été bonne. Un seul des orateurs a peut-être géiculé un peu plus qu'il n'était nécessaire, mais ce léger défaut a été racheté d'une manière brillante par M. Millier dont l'aisance et l'aplomb ont été parfaits, et dont le ton, l'élocution et le geste ont été à peu près irréprochables.

Vint enfin la distribution des prix, faite principalement par Monseigneur de Martyropolis, qui avait présidé les six dernières séances, et qui de temps en temps eut le bon goût de prier les parents des élèves de les couronner eux-mêmes, et de leur présenter leur prix, fruit de leur travail et de leur application.

Pendant tout le temps qu'a duré l'examen, la bande du collège, exclusivement composée d'élèves de la maison, a joué des airs nationaux et des morceaux d'opéra, et chanté quelques chansons de circonstance qui ont débarrassé et égayé l'auditoire. Cette bande est excellente, et plusieurs morceaux difficiles ont été exécutés avec une précision et une habileté incontestables.

Lorsque la distribution des prix fut terminée, M. J. Larocque, supérieur de la maison s'adressa au public et dit : que ceux qui avaient la direction de l'établissement sentaient fortement de quelle utilité serait pour la société la fondation d'un cours spécial pour les professions industrielles : qu'ils savaient parfaitement que l'étude des langues mortes n'était pas du tout essentielle à ceux qui ne se destinaient pas aux professions libérales ou à l'état religieux, qu'ils enussent été heureux de concentrer dans un cours de deux ou trois ans au plus les études et les connaissances pratiques nécessaires à ceux qui veulent ne se livrer qu'aux arts mécaniques ou à l'agriculture ; que ce projet serait réalisé depuis longtemps si l'édifice actuel eût été suffisamment spaci-

ceux ; mais que la chose avait été totalement impossible, vu son insuffisance même pour les cours et les besoins actuels, que le besoin de rebâtir était urgent, impérieux, et généralement senti ; que la corporation était déterminée à recommencer un édifice neuf et que malgré les nombreuses difficultés, les obstacles multipliés qu'elle aurait sans doute à combattre pour le terminer, elle le commencerait : qu'elle savait bien qu'il lui fallait attendre beaucoup de la générosité et de la sympathie publique pour se mettre à l'œuvre ; mais qu'elle avait la ferme confiance que son attente ne serait pas vaine : que si le désir ardent de produire le bien, le dévouement à la mission difficile et pleine de responsabilité qu'elle s'était, par devoir beaucoup plus que par goût, chargée de remplir, étaient des titres à la bienveillance du pays en général, et des hommes éclairés, elle osait se permettre d'affirmer que nulle part on ne trouverait ces conditions plus complètes que chez ceux qui la composaient : que son espoir dans la générosité de la population était nourri et fortifié par la belle manifestation faite en sa faveur par le clergé de ce district, qui venait de souscrire, pour l'érection d'un bâtiment neuf, la somme de deux mille louis : qu'elle priait, en conséquence, Messieurs les curés, d'accepter ses remerciements les plus sincères pour cette aide généreuse : qu'elle ne devait pas oublier de profiter de cette circonstance, pour présenter aussi à M. Cadorel ses protestations de reconnaissance pour sa magnificence envers l'institution : que le don magnifique qu'il venait de lui faire lui assurait à jamais le dévouement de la corporation ; qu'elle devait aussi remercier le public en général pour les preuves constantes de bienveillance et de sympathie qu'il lui avait témoignées, et que les supérieurs de la maison croyaient pouvoir se permettre de prier les hommes éclairés qui avaient pu juger de leur zèle, de leurs efforts et de leurs succès dans l'enseignement, d'élever la voix pour engager le gouvernement à donner une aide, accordée l'année dernière et refusée cette année : que l'œuvre de M. Girouard, le vénérable fondateur de cette maison, devait être soutenue et affirmée : que l'établissement, abandonné à ses seules ressources, ne pourrait supporter la dépense de nouvelles constructions, qu'elles étaient pourtant devenus nécessairement nécessaires, et que cette aide, si on les croyait dignes, les directeurs de la maison venaient avec confiance la demander au public. Ce discours, dont je ne donne qu'un résumé imparfait, produisit une grande sensation et fut couvert d'applaudissements. Monseigneur de Martyropolis s'étendit alors sur l'adresse qui lui avait été présentée à son arrivée : protesta de sa bienveillance envers les élèves qu'il complimenta en termes flatteurs sur le brillant examen qu'ils venaient de subir, et sur l'application, le travail et la sagesse dont ils avaient fait preuve : il ajouta, qu'il s'associait de cœur et d'âme aux idées émises par l'homme éminent qui venait d'exposer les vues de la corporation et qui avait la direction immédiate de la maison : qu'il croyait être l'écho du sentiment public en félicitant l'établissement de ses succès : qu'il avait la confiance que le gouvernement soutiendrait l'institution, qu'il avait des fonds destinés à l'éducation, et qu'il devait les approprier aux colléges Canadiens : que ce n'était pas un don de sa part, mais un simple acte de justice : que tout le pays devait élever la voix, afin de le forcer d'encourager l'éducation, élément principal de notre nationalité : qu'il terminerait en exprimant la ferme espérance que la nationalité Canadienne, entretenue par une forte éducation et basée sur le catholicisme, durerait toujours.

De bruyants applaudissements succédèrent à ces paroles éloquentes et patriotiques, et elles eurent un harmonieux écho dans l'air national, vive la Canadienne, par lequel la bande termina les exercices de la journée.

Il paraît que la compagnie du télégraphe à Toronto ne se montre pas des plus faciles et des plus courtoises. Elle ne veut plus donner à la compagnie de Montréal, les nouvelles des marchés ou toutes autres nouvelles sans que cette dernière compagnie paye pour ces nouvelles. Le *Transcript* demande si l'on entendrait faire payer à Montréal le même prix que l'on fait payer aux propriétaires des journaux à Toronto. Et dans ce cas, ajoute-t-il, ce serait un prix exorbitant, et il ne faudrait plus y penser. En vérité on devrait bien se souvenir que ce que les journaux retirent de toutes ces nouvelles n'est rien du tout, et qu'il n'est pas juste de leur faire payer de hauts prix pour des rapports qui ne peuvent pas leur servir personnellement, mais qui ne servent qu'au public en général : nous ne savons pas non plus ce que l'on entendrait faire payer à Montréal. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est que sur la demande qui a été faite à Montréal au bureau du télégraphe pour savoir ce que les éditeurs de journaux ont à faire pour recevoir les nouvelles publiques par le télégraphe, la réponse suivante a été faite :

"The Montreal Editors must come to some agreement first among themselves, as the Toronto Editors refused to allow their news to pass without recovering payment from you here.

"F. N. GIBBORNE."

"Les Editeurs de Montréal doivent d'abord s'entendre entre eux, vu que les Editeurs de Toronto refusent de donner leurs nouvelles s'ils ne sont pas payés par vous ici. F. N. GIBBORNE."

Les dernières nouvelles du Mexique, que nous avons reçues par la voie du télégraphe électrique, ne paraissent pas se confirmer. Les journaux des Etats-Unis n'en parlent que comme une probabilité, surtout ceux de la Louisiane.

Les citoyens de Québec font des préparatifs pour recevoir dignement le gouverneur-général, lorsqu'il ira visiter leur ville.

Le Duché de Tarente que Napoléon avait accordé au fameux Maréchal McDonald, vient, selon les journaux, d'échecoir en partage à un M. McDonald, de Montréal, qui avait été autrefois dans l'armée anglaise et qui ne se trouvait pas dans un état de fortune bien prospère. C'est S. E. lord Elgin qui a fait connaître cet heureux événement au nouveau Duc de Tarente, qui, dit-on, a une nombreuse famille.

D'après le *Transcript* de samedi, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 7 du courant, il est arrivé à Montréal 784616 quarts de fleur, 16899 quarts de bœuf et lard ; 114 quarts et 52042 mirats d'avoine.

L'apparence de la récolte continue à être généralement bonne. Maintenant les foins sont à peu près tous serrés, et dans plusieurs endroits on commence à couper le grain. Il y a donc tout lieu de croire que la récolte va être abondante et bien abondante. Aux Etats-Unis, les récoltes promettent aussi d'être des plus belles, surtout dans l'Ouest où l'on craignait les ravages de la mouche qui ne s'est montrée que dans un petit nombre d'endroits.

La fleur se vend actuellement à Montréal 27c. 6d. la fleur ordinaire, 28c. à 28c. 3d. la fleur fine, et 29c. 6d. la superfine.

M. Casgrain, commissaire des travaux publics, est de retour à Montréal depuis quelques jours d'une tournée à Québec et à la Grosse-Isle. Il paraît que ce Monsieur descend de nouveau ce soir à Québec par affaires pour son département.

La *Gazette Officielle* de samedi contient les nominations suivantes :
Edmond Allan Meredith, écr., pour être avocat B.-C.
John H. Ross Burroughs, écr., " " "
H. H. Sauvé, écr., pour être médecin " " "

Régiment de Berthier.

4c. Bataillon.—Lieutenant-colonel, David M. Armstrong, écr.

5c. Bataillon.—Lieutenant-colonel, J. B. Chalut, écr.

6c. Bataillon.—Lieutenant-colonel, Charles Leodel, écr.

Le temps continue à être très chaud, c'est une chaleur accablante. Dimanche soir, nous avons eu une averse qui a tempéré un peu la chaleur, mais hier la température était encore au-delà de 90°. Ces grands coups de soleil, qui viennent après les pluies, sont des plus défavorables pour la campagne, et l'on dit que les fiévreux ne s'en trouvent que plus mal.

Nous voyons par les journaux de Québec que le 10 du courant il y avait 2100 malades à la Grosse-Isle, et dans la dernière semaine, dit le *Canadien*, il en est mort 307, et à Québec, à l'hôpital de la marine, 106. D'après ce compte-rendu, la maladie ne diminue pas dans cette partie du pays.

LA MALADIE AUX ABRIS ET DANS LA VILLE.

Montréal continue à être affligé de la maladie. Le typhus ne diminue pas de rigueur, et l'immigration semble s'accroître. Dans la ville il n'y a pas moins de cas de fièvre que la semaine dernière, et l'on peut juger de ce qui se passe aux abris par ce qui suit :

Le 12 août 1847.—malades 1179, morts 12.

13 " " " 1291, " 22.

15 " " " " 33.

HOSPICE DE ST. JOSEPH.

Depuis que nous avons annoncé l'indisposition de Mgr. de Montréal, la maladie dont Sa Grandeur est atteinte n'a pas encore fait de progrès alarmants. Après avoir passé la nuit dernière dans des souffrances assez grandes, Mgr. se trouve un peu mieux ce matin, quoi qu'avec un peu plus de fièvre que ces jours derniers. Cependant les médecins ne paraissent pas effrayés de ce changement dans l'état de la santé de leur illustre patient, car ils regardent la maladie comme rendue à son apogée ; d'ailleurs il n'y a aucun symptôme inquiétant.

M. J. J. Prince, missionnaire des Townships de l'Est a été transporté à l'Hospice de St. Joseph, samedi dernier. Ce monsieur a donné ses soins aux malheureux émigrés qui sont aux abris où il a contracté la maladie ; nous avons cependant le plaisir d'annoncer qu'il est beaucoup mieux et entre déjà en convalescence.

Nous avons à enregistrer le nom d'une 9e. victime du dévouement sacerdotal dans ce diocèse. M. Thomas Colgan, Curé de St. André, venant au secours des malades de la ville, a succombé le 15, à une fièvre et à un affaiblissement de trois semaines. Ce Monsieur est mort à l'âge peu avancé de 32 ans, mais à la suite d'une carrière pleine de mérites. Cet excellent Prêtre se distinguait surtout par la prudence de son zèle et l'ardeur de sa charité. Doué de talents plus qu'ordinaires, possédant parfaitement les deux langues, et rehaussant ces qualités par une piété constante, son ministère devait être des plus fructueux dans les nombreuses situations qu'il aurait pu remplir. La population de St. André paraissait surtout ressentir la grandeur de la perte qu'elle venait de faire, lors qu'au moment de la sépulture, Mgr. de Martyropolis et M. Connelly firent apprécier aux Canadiens et aux Irlandais de cette localité les travaux et les vertus de leur bien-aimé pasteur.

M. Colgan appartenait à la Société d'une messe et à la caisse Ecclésiastique du Diocèse.

REVUE DES JOURNAUX.

—Nous extrayons de l'excellente correspondance parisienne du *Canadien*, la liste suivante d'ouvrages nouveaux :

- Aventures de quatre femmes et d'un perroquet, par Alexandre Dumas fils, ou plutôt par son père, 6 volumes in-8.
- Mémoire d'un prêtre, 6 vol. in-8.
- Chûte de l'empire, histoire des deux restaurations jusqu'à la chute de Charles X par Achilles de Vanhabelle, 6 vol. in-8.
- Vie de St. Eloi, dans les études historiques, littéraires et artistiques sur le 7ème. siècle, 1 vol. in-8.
- Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas et particulièrement pendant la crise de 1825 par J. H. Scowitzier, 2 vol. in-8. Types et caractères russes par J. Colovine, 2 vol. in-8.
- Armoiries de la noblesse française et étrangère, en 21 livraisons avec planches.
- Histoire de la Gaule sous l'administration romaine par Amédée Thierry, 4 vol. in-8.
- Histoire des souverains pontifes romains par le chevalier A. de Monta, 8 vol.
- Souvenir anecdotique de la famille d'Orléans par madame Eugénie Perignon, in-8.
- Recherches expérimentales sur l'alimentation des bestiaux et spécialement des vaches laitières, par ordre du gouvernement anglais, par Robert D. Thompson, traduit de l'anglais.
- Recherches sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux par J. Baillargé, médecin de la Salpêtrière, in-8.
- L'atmosphérogie par P. Berou, in-8.
- Cours alphabétique, théorique et pratique de la législation civile et ecclésiastique, par l'abbé André, in-8.
- Histoire de l'église de France composée sur les documents originaux et authentiques par l'abbé Garthé, 5 vol. in-8.
- Le jour de Marie, ouvrage dédié à tous les vrais serviteurs de la Ste. Vierge et approuvé par l'évêque de Cahors, par A. Caillard chanoine honoraire de Cahors.
- Histoire des conspirations et des exécutions politiques par A. Diauc, Mont St. Michel monumental et historique, 1 vol. in-8.
- Traité de l'hystérie par J. L. Brochelet, professeur de pathologie.
- Éléments populaires de chimie agricole ou résumé élémentaire des connaissances chimiques dans leur application à l'agriculture et particulièrement à l'étude des sols et des engrais, par S. D. L'héritier et J. N. Roussel, docteur en médecine, 1 vol. in-8.
- Histoire politique de Guillaume III par F. Goldschmith, 1 vol. in-8.

ASSOCIATION DE LA REFORME.

Après tout ce que le Bas-Canada a fait pour obtenir justice, après que nous avons, mille fois, fait valoir inutilement nos réclamations auprès d'une administration qui n'a point la confiance du pays, le seul moyen que nous puissions adopter aujourd'hui, avec espoir de succès, c'est celui de l'*agitation constitutionnelle*. C'est cette mesure extrême que redoutent le plus les administrations sans force, les administrations qui ne basent leur existence que sur la mensonge et la corruption. C'est cette arme puissante que nous sommes forcés d'employer aujourd'hui. Nous devons faire connaître au représentant de Sa Majesté quelles sont les opinions du Bas-Canada sur le mérite du ministre qui gouverne actuellement le pays. Que la voix partie de Québec retentisse à tous les coins du pays, et fasse voir au noble lord qui représente ici les vues de la mère-patrie, que la doctrine révoltante, répudiée dans tout le monde civilisé, de gouverner la majorité par la minorité, est virtuellement en force dans cette province, depuis que l'administration actuelle est au pouvoir; montrons-lui que le Bas-Canada, qui forme la majorité de la population n'est point représenté dans son cabinet, et que nos intérêts sont foulés aux pieds; remontrons-lui respectueusement que le peuple de cette partie importante du Canada a assez souffert, depuis qu'on l'a forcé de s'unir à sa sœur province, et qu'il n'est plus disposé à laisser subsister un état de choses aussi cruel; que Son Excellence connaisse la vérité, qu'elle puisse se mettre au fait de l'opinion publique, et si, comme nous n'en doutons pas, lord Elgin veut rendre justice égale, il prendra des mesures pour nous débarrasser enfin du régime qui pèse actuellement sur cette colonie.

Si depuis trois ans, la minorité gouverne la majorité, dans cette province du Canada, c'est à nous-mêmes que nous devons nous en prendre, c'est à notre *apathie politique*; mais comme nous l'avons été jusqu'aujourd'hui, nous eussions pu, avec un peu d'efforts, renverser ce ministère inerte, qui n'a dû son salut qu'à une voix dans la chambre, encore était-ce la voix d'une conscience achetée. Réveillons-nous donc enfin de cet assoupissement qui pourrait nous conduire à notre avilissement politique. Nos adversaires eux-mêmes avouent que jamais opposition n'a été plus puissante que n'est actuellement le parti libéral. Il dépend de nous de faire valoir cette force ou de nous affaiblir de jour en jour par une indifférence mortelle. Nos destinées sont entre nos mains.

Nous espérons pouvoir annoncer bientôt une assemblée de tous les amis

de la réforme, de cette ville, afin de prendre les mesures préliminaires pour l'organisation d'une association. *Minerve.*

M. Guillet.—Comme on connaissait ce dont nos ministres sont capables, on s'attendait généralement qu'après la session ils prendraient les moyens de priver M. Guillet de la situation peu lucrative qu'il occupe depuis 20 ans, ou de le forcer à renoncer à son siège de député pour la conserver. Mais que n'ont-ils fait de suite la proposition dont parlent les *M. Longes*, eût été plus brutal, mais eût été plus franc? Si nos ministres adoptent les précédents anglais à l'égard de leurs subordonnés, ils doivent s'attendre qu'on en agira de même à l'égard de leurs amis politiques.

En attendant, nous sommes convaincus que M. Guillet fera son devoir vis-à-vis de ses électeurs qui l'ont élu, parce qu'ils le croyaient honnête et indépendant de caractère. Quand le mandat du comté de Champlain lui fut offert, il devait alors considérer son intérêt personnel, et accepter ou refuser en conséquence. Aujourd'hui il ne peut plus éconter que son devoir et sa conscience. *Journal de Québec.*

Les exilés.—Nous avons vu hier le 11, l'un des trois exilés politiques, M. Pinsonnault qui, déjà vieux, revient au pays, après neuf années d'exil, rejoindre son épouse et 7 enfants pauvres et dénués, parce que tous ses biens ont été depuis longtemps confisqués et vendus. Cet homme est courageux, mais sa figure porte les traces profondes d'une grande infortune. Ceux qui ont vu le capitaine Morin et son fils ont remarqué la même empreinte de souffrance morale sur leurs physionomies. *Journal de Québec.*

—Les amis de M. F.X. Carneau, et le public apprendront avec plaisir que l'habile historien du Canada est maintenant hors de danger et qu'il prend graduellement des forces.

On espère que cette dernière maladie qui, dit-on, est un erysipèle joint à une fièvre typhoïde, va opérer un heureux changement dans sa constitution et aura l'effet de tempérer ou de faire disparaître le mal presque chronique qui lui défendait depuis plusieurs mois l'usage de ses facultés. *Idem.*

—Le col. Young est retourné à Kingston pour reprendre la place d'assistant adjudant-général des forces qu'il avait laissée vacante en acceptant celle d'adjudant-général de milice.

—Le 6 août M. Garnépy, curé de Ste. Claire est parti pour la Grosse-Isle, et le 10 MM. Duan, curé de Frampton, Thomas Caron, directeur du séminaire de Nicolet, et Maxime Tardif vicaire de Lotbinière se sont rendus au même lieu. *Canadien.*

M. l'abbé Lebel est arrivé le onze en bonne santé, de sa mission à la Grosse-Isle, où la calamité sévit avec une rigueur de plus en plus alarmante; ce charitable monsieur amène avec lui 14 pauvres petits orphelins pour les placer dans les familles de sa parenté et des ses connaissances des paroisses d'en bas; M. l'abbé Fargues est aussi revenu le même jour de la même mission, indisposé, dit-on. *Journal de Québec.*

DECES.

Décédé à William-Henry, comté de Richelieu, district de Montréal, le 5 août courant à 35 minutes après minuit, après une maladie de onze jours contractée dans l'exercice de sa profession, profondément déploré par sa famille, et sincèrement regretté par un cercle nombreux d'amis aussi bien que par tous ceux généralement qui l'ont connu, le docteur RODOLPHE STEIGER ancien capitaine du régiment de Watteville.

UN jeune Monsieur, qui a fait un cours d'Etudes complet, désirerait obtenir une situation dans une Ecole-Modèle du District de Montréal. Il pourra produire plusieurs certificats très-satisfaisants. S'adresser par lettres à G. B. C. D., Bureau de la Poste, Trois-Rivières. 13 août 1847.

BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT.

EXTRAIT

1er. avril 1847.

BALANCE due ce jour aux Déposants, tel que montré par état.	£2350 3
Montant déposé du 1er. avril à ce jour.	£4177 18 6
Montant retiré	2140 13 6

20067 5 0

Balance due ce jour aux déposants. £49117 8 0

Par ordre du Bureau,

JOHN COLLINS, Caissier,

Bureau de la Banque d'Epargne }
de la Cité et du District, }
n. 46, Grande rue St. Jacques, }
31 juillet, 1847.